

## « La traduction est un acte militant » : la poésie de la Mi'kmaq Rita Joe

### "Translation is a Militant Act": The Poetry of Mi'kmaq Rita Joe

Sophie M. Lavoie

Volume 3, numéro 5, 2024

Écrire et (auto)traduire des langues minoritaires : engagement et créativité  
Writing and (Self)-translating Minority Languages: Engagement and Creativity

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1115660ar>

DOI : <https://doi.org/10.29173/af29514>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

University of Alberta, Department of Modern Languages and Cultural Studies

ISSN

1916-8470 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, S. (2024). « La traduction est un acte militant » : la poésie de la Mi'kmaq Rita Joe. *Alternative francophone*, 3(5), 64–77. <https://doi.org/10.29173/af29514>

Résumé de l'article

Dans le contexte historique canadien, la traduction et la publication d'un livre d'un auteur autochtone impliquent des engagements complexes de la part de tous les acteurs intervenant dans le processus : la personne qui écrit, la personne qui traduit, la maison d'édition, les réseaux de distribution, etc. L'acte de traduction ressort nécessairement d'un engagement culturel militant. Cet article présente l'auteure mi'kmaq Rita Joe et examine le contexte de production de la traduction d'auteur.e.s autochtone.s et les enjeux linguistiques qui compliquent ce travail au Canada Atlantique.

© Sophie M. Lavoie, 2024



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# « La traduction est un acte militant »<sup>1</sup> : la poésie de la Mi'kmaq Rita Joe

 alternative francophone  
pour une francophonie en mode mineur

DOI : <https://doi.org/10.29173/af29514>



Sophie M. Lavoie

[lavoie@unb.ca](mailto:lavoie@unb.ca)

Université du Nouveau-Brunswick, Fredericton

**Résumé.** Dans le contexte historique canadien, la traduction et la publication d'un livre d'un auteur autochtone impliquent des engagements complexes de la part de tous les acteurs intervenant dans le processus : la personne qui écrit, la personne qui traduit, la maison d'édition, les réseaux de distribution, etc. L'acte de traduction ressort nécessairement d'un engagement culturel militant. Cet article présente l'auteure mi'kmaq Rita Joe et examine le contexte de production de la traduction d'auteurs autochtones et les enjeux linguistiques qui compliquent ce travail au Canada Atlantique.

**Mots clés :** Rita Joe; traduction militante; littérature mi'kmaq; décolonisation; traduction littéraire

**Abstract.** In the Canadian historical context, the translation and publication of a book by an Aboriginal author involve complex commitments on the part of all the players involved in the process: the person writing, the person translating, the publishing house, the distribution networks, and so on. The act of translation is necessarily a militant cultural commitment. This article introduces Mi'kmaq author Rita Joe and examines the production context of translating Aboriginal authors and the linguistic issues that complicate this work in Atlantic Canada.

**Keywords:** Rita Joe; activist translation; Mi'kmaq literature; decolonization; literary translation

---

<sup>1</sup> Jeanine M. Pitas et Laura Cesarco Eglin. « Translation is activism because it involves bringing one culture into another: An Interview with Laura Cesarco Eglin. » *Latin American Literature Today*, 11 août 2019. <http://www.latinamericanliteraturetoday.org/en/2019/august/translation-activism-because-it-involves-bringing-one-culture-another-interview-laura>.

**R**espectant les exigences des chercheurs autochtones, il est traditionnel de se situer — c'est-à-dire d'établir sa positionnalité — dans les écrits dans le domaine autochtone (Wilson 8). Dans les études littéraires autochtones et décoloniales, la positionnalité est centrale à un engagement militant. Par exemple, dans le domaine québécois, Élise Couture-Grondin et Isabelle Huberman, dans leur article « Relations, positionnalités partagées et critiques anticoloniales : penser les collaborations dans le champ des littératures autochtones francophones », définissent ainsi leur positionnement « *chercheuses colonisatrices blanches engagées dans la corésistance* en études littéraires autochtones » (102, italiques des autrices). Couture-Grondin et Huberman précisent : « nous adoptons une pratique, basée sur un engagement contre les oppressions induites par l'intersection du colonialisme et du racisme » (102). J'adhère aussi à cette pratique autant dans cet article que dans mes traductions. Je suis une chercheuse et traductrice littéraire d'origine européenne (« settler » selon Vowel 16), née sur le territoire traditionnel non cédé des Wolastoqiyik et des Mi'kmaq, où cet article a été rédigé. J'ai grandi en tant que francophone en milieu minoritaire à Sydney, en Nouvelle-Écosse, sans accès à une scolarisation en français.

Le territoire traditionnel non cédé des Wolastoqiyik et des Mi'kmaq est compris dans les Traités de paix et d'amitié que ces peuples ont conclus avec la Couronne britannique en 1725. Ces traités ne comprenaient pas la cession des terres et des ressources, mais reconnaissaient le titre des Mi'kmaq et des Wolastoqiyik et établissaient les règles devant présider aux relations durables entre les nations. Malheureusement, les traités n'ont pas été suivis.

Dans ce contexte historique unique, la traduction et la publication d'un livre d'un auteur ou d'une autrice autochtone sont compliquées. Cela implique de multiples engagements de la part de tous les acteurs et actrices intervenant dans le processus : la personne qui écrit, la personne qui traduit, la maison d'édition, les réseaux de distribution, entre autres. En plus de présenter l'autrice mi'kmaq Rita Joe, cet article examinera le contexte de production d'une traduction d'autrice autochtone et les enjeux linguistiques qui compliquent ce travail au Canada Atlantique en vue de montrer que l'acte de traduction ressort nécessairement d'un engagement culturel militant.

## LA TRADUCTION COMME ACTE MILITANT

Dans un entretien de 2019, la traductrice brésilienne Laura Cesarco Eglin a déclaré que « La traduction est un acte militant [...] ça implique emmener une culture dans une autre. [...] Comme traducteurs, nous dressons des ponts entre les cultures » (non paginé). En tant que traductrice, je conviens du besoin de construire ces ponts, mais que se passe-t-il quand ces ponts ont des trous béants imposés par la culture dominante à une culture opprimée depuis des centaines ? Cristhian Teófilo da Silva et Martin Hébert parlent : « de mondes fondamentalement intraduisibles » (3). Dans les limites de ce que peut exprimer la langue, on pourrait aussi dire que les ponts empruntés par les traducteurs et les traductrices s'avèrent avoir été volontairement mal construits par ceux qui les ont érigés. Par exemple, l'imposition de la culture patriarcale dans les relations affecte aussi la question de la langue et la traduction; d'après les études récentes, la société mi'kmaq était matriarcale (Berneshawi, par exemple), ce qui induit des complications inhérentes à la composition des premiers lexiques mi'kmaq/français par les Français (voir Mimeault). Très souvent, la traduction est utilisée pour renforcer les idéaux coloniaux, comme nous le verrons. Le domaine de la traduction des textes autochtones vers les deux langues « officielles » dans une société comme le Canada demeure donc semé d'embûches. Le Canada n'est qu'un exemple parmi tant

d'autres pays où cette problématique fait partie des nombreux casse-têtes qui jaillissent de l'élan décolonisateur, autant pour les auteurs autochtones que pour les traducteurs et les traductrices de descendance non autochtone (voir, par exemple, Moore et Ríos Castaño).

Quand je mentionne cet élan décolonisateur au Canada, je me réfère à un mouvement entamé récemment qui a pris de l'ampleur dans le domaine universitaire surtout dans les dix dernières années. Ce mouvement a été renforcé par le processus de la Commission de vérité et réconciliation du Canada qui a eu lieu de 2008 à 2015 et son rapport écrit en six volumes. Le premier paragraphe du rapport confirme : « [...] pendant plus d'un siècle, les objectifs centraux de la politique autochtone du Canada étaient les suivants : éliminer les gouvernements autochtones, ignorer les droits des Autochtones, mettre fin aux traités conclus et, au d'un processus d'assimilation, faire en sorte que les peuples autochtones cessent d'exister en tant qu'entités légales, sociales, culturelles, religieuses et raciales au Canada » (Commission de vérité et de réconciliation du Canada *Pensionnats du Canada* 3). Étant donnée cette constatation —considérée comme étant un « génocide culturel »— par l'une des plus hautes autorités du pays, le fait qu'il reste encore des autochtones au Canada relève presque du miracle face aux efforts ravageurs du système colonial. Que certaines langues aient survécu est une preuve de la résilience et de la résistance de ces cultures millénaires.

Le document qui accompagne le rapport *Commission de vérité et réconciliation du Canada : appels à l'action*, souligne, point par point, les façons directes grâce auxquelles il est possible de remédier à cette situation coloniale. Cet inventaire de besoins est maintenant utilisé dans tous les domaines pour encourager la réconciliation entre les Autochtones et les non-Autochtones et commencer à régler le racisme systémique dans le pays. Le treizième point, par exemple, exige la reconnaissance des « droits linguistiques autochtones » (2) alors que la section sur « L'éducation pour la réconciliation » comprend quatre appels dans ce domaine, y compris pour « former les enseignants (sic) sur la façon d'intégrer les méthodes d'enseignement et les connaissances autochtones dans les salles de classe » (9). Il va sans dire que dans certains domaines, les ressources nécessaires pour former les enseignants et les enseignantes sur la réalité autochtone n'existent toujours pas, ou ne sont pas les meilleures (Ledoux 265); les textes écrits par des Blancs ne satisfont pas toujours les critères et sont moins qu'optimaux. De plus, dans un système d'éducation qui a longtemps été oppresseur, l'apprentissage sur les Autochtones —et des Autochtones— est plus compliqué.

Cet élan décolonisateur entraîne donc un retour sur les processus mis en place par les colonisateurs anglophones et francophones dans le territoire qui visent à communiquer avec les sociétés autochtones du territoire, les comprendre et les assujettir pour pouvoir profiter des territoires de manière extractiviste. Comme le constate Karina Chagnon, par exemple, « les langues et les formes de savoirs autochtones étaient activement infériorisées, ce qui légitima les tentatives subséquentes d'annihilation et de marginalisation culturelle » (« La traduction »). De ce fait, la politique — et je rajouterais le capitalisme<sup>2</sup> — étaient au centre des communications : « Le projet colonial en Amérique du Nord a évolué [...] mais à chaque nouvelle étape, les rapports entre la traduction et les langues autochtones reflétaient les rapports politiques entre Autochtones et Eurocanadiens » (Chagnon). Dès le début, ces rapports étaient inégaux et le demeurent dans de nombreux domaines, même plus de cinq cents ans après l'arrivée des premiers

---

<sup>2</sup> Samir Amin parle de « colonialisme externe » et ajoute : « L'impérialisme propre au capitalisme a bien entendu revêtu des formes diverses successives en rapport étroit avec les caractéristiques spécifiques des phases successives de l'accumulation capitaliste : le mercantilisme (de 1500 à 1800), le capitalisme industriel classique (1800 à 1945), l'après deuxième guerre (1945- 1990) et la "mondialisation" en cours de construction » (1).

Européens sur le continent américain. Pour les cultures minoritaires, la marginalisation est inévitable, malgré la résistance et la transmission des savoirs.

Dans plusieurs cultures autochtones des Amériques, les langues ont été consignées à l'écrit par les colonisateurs et les représentants des églises chrétiennes. Dans la région de la côte atlantique du continent nord-américain, les Européens ont commencé à coloniser au début du 17<sup>e</sup> siècle. La chercheuse mi'kmaq Marie Battiste décrit ce processus de la façon suivante :

Les premiers missionnaires catholiques et explorateurs qui ont eu contact avec les Mi'kmaq ont tenté de développer des orthographe mi'kmaq pour des raisons précises et intéressées. Motivés par leur désir de s'approprier les ressources naturelles en christianisant et en domestiquant les autochtones, ils ont développé des systèmes d'écriture qui accommodaient leurs propres traditions linguistiques et leur littérature. [...] [Ils] en limitaient l'usage et les fonctions aux prières et à leurs propres doctrines théologiques. (10, ma traduction)

Suite aux premiers pas dans l'apprentissage de la langue à l'oral, dans le domaine anglophone, le Révérend Silas Tertius Rand, un baptiste basé en Nouvelle-Écosse, a développé une orthographe mi'kmaq et publié les premiers dictionnaires anglais-mi'kmaq vers 1850. Arrivé de France en 1890, le Père Pacifique de Valigny, un missionnaire de l'Ordre des Capucins établi dans la région de la rivière Ristigouche (qui se trouve dans l'est du Québec, à la frontière avec la province du Nouveau-Brunswick), a longtemps œuvré pour convertir ses ouailles autochtones dans leur propre langue. Le Père Pacifique a commencé à rédiger une grammaire de la langue écrite mi'kmaq dès son arrivée. Elle fut publiée en 1939. Pour les Wolastoqiyik (également appelés les Malécites) qui habitaient aussi le territoire, le premier dictionnaire ne viendra que longtemps après, en 1984 (LeSourd et Leavitt).

Cependant, les grammaires formelles mi'kmaq ont subi maintes altérations et notamment une division claire dans l'orthographe dans les années soixante-dix (voir Sable, Francis et Lewis). L'orthographe d'un linguiste mi'kmaq, Bernard Francis, et son collaborateur Douglas Smith a été créée à partir de 1974 et adoptée quelques années plus tard par le Grand Conseil des Mi'kmaq en Nouvelle-Écosse. Une grammaire appelée de Listuguj (Metallic et al.) est utilisée par les Mi'kmaq au Québec et ceux du Nouveau-Brunswick utilisent une variation de la grammaire du Père Pacifique. Cette variété reflète les divisions géographiques, religieuses et culturelles imposées par les colonisateurs sur le territoire au gré des années, des guerres et des relations avec les autochtones. Elle confirme aussi un certain rejet des systèmes imposés par les Européens et le désir de maintenir les sous-identités propres aux différentes réserves présentes dans le territoire<sup>3</sup>. De plus, elle met en valeur l'oralité traditionnelle des langues autochtones dans la région, les différences inhérentes entre les réserves et les problèmes avec la codification de la langue<sup>4</sup>.

Depuis des années, les autochtones au Canada Atlantique luttent pour la survie de leurs langues. Dans le dernier recensement canadien de 2021, seulement 8 195 personnes (soit 12 %) ont déclaré parler le mi'kmaq, alors que la population mi'kmaq est d'environ 67 000 personnes (Statistiques Canada). Pour le wolastoqiyik (la langue malécite), seulement 795 personnes (soit 10 %) parlent la langue sur les 7 635 personnes ayant reconnu être de descendance wolastoqiyik. Malgré les appels à l'action de la Commission mentionnée, la prédominance de l'anglais dans la plupart des communautés autochtones de la région rend difficile l'apprentissage et la préservation de la langue. En dépit de cela, les efforts pour

<sup>3</sup> Pour une explication du système des réserves autochtones, voir Guimond.

<sup>4</sup> L'article de Bielenberg explique certains aspects culturels de la codification d'une langue.

préserver les langues et les cultures autochtones continuent (voir Davies) et le nombre de publications en langues autochtones de la région (mi'kmaq, wolastoqiyik) s'accroît, même si la plupart des livres sont publiés en version bilingue ou trilingue<sup>5</sup>. De plus, le choix de la langue et les éditions bilingues ou trilingues compliquent la distribution de ces œuvres. Finalement, dans le cas d'une publication en mi'kmaq, la sélection de l'orthographe est aussi un choix politique limitant l'accès aux lecteurs et lectrices.

Pour certains auteurs et autrices autochtones qui écrivent en langues autochtones, le choix est de faire eux- et elles-mêmes la traduction de leurs œuvres. L'autotraduction est un domaine qui est devenu à la mode en traductologie comme en témoignent les nombreuses œuvres sur le thème depuis les vingt dernières années (voir Lagarde et Tanqueiro, Hokenson et Munson ou Dasilva et Tanqueiro). Dans le cas des personnes bilingues comme Rita Joe (mi'kmaq-anglais), cette solution est aussi un acte politique qui empêche l'appropriation de l'œuvre par la personne qui traduit, même si la hiérarchie des langues est souvent présente en arrière-plan de ces projets. En même temps, cet acte de traduction vers la langue dominante renforce les régimes de pouvoir présents dans la société : c'est « l'autre », minoritaire, qui doit souvent se plier à la langue majoritaire.

Plus qu'un simple geste de transfert du texte d'une langue vers l'autre, l'autotraduction est donc pour les auteurs et autrices autochtones, un geste fondamentalement politique et culturel. Dans un magnifique essai publié sur le site web de PEN Suède, l'auteur tsotsil Manuel Bolom Pale<sup>6</sup> a exposé ses idées sur le processus d'autotraduction, la publication bilingue et les étapes que ces mouvements impliquent pour le lecteur du livre bilingue :

Le geste éthico-politique qui intercède dans l'autotraduction modifie le lecteur. Même s'il ne lit pas les deux versions, il sera quand même conscient de son existence et devra prendre la décision consciente d'ignorer une des langues. Dans le cas où il ne l'ignore pas, il [le lecteur bilingue] s'ouvre dans la lecture un espace de possibilité, c'est-à-dire qu'il y a une ouverture vers l'enquête de l'interliminaire dans les éléments antagoniques et complémentaires qui se retrouvent dans le recouplement des deux versions (« Autotraducción »).

Comme le souligne Bolom Pale, ce fonctionnement est sérieux et chargé de signification; c'est une solution logique pour les personnes bilingues, un geste que Joe, la poète sur laquelle se penche cette étude, a choisi de faire tout au long de sa carrière d'écrivaine. Il n'est pas clair si Joe faisait ce que la chercheuse Denise Merkle *et al.* appellent de « l'écriture simultanée » en parlant de l'écrivaine Joséphine Bacon : « concurrent writing in her maternal language (Innu) and in the settler language (in her case French) » (3). Reste à déterminer comment fonctionne exactement au niveau pratique ce processus d'écriture simultanée. Cependant, il est de noter que certaines personnes autochtones choisissent sciemment de manipuler et réinventer la langue dominante, comme souhaite le faire l'écrivaine Mvskoke Joy Harjo dans le livre coédité intitulé *Reinventing the Enemy's Language : Contemporary Native Women's Writings of North America* ou bien l'autrice Métis de *Halfbreed*, Maria Campbell, dans

<sup>5</sup> Les livres trilingues de la maison d'édition acadienne, Bouton d'Or, sont exemplaires dans ce domaine. Voir <https://boutondoracadie.com>.

<sup>6</sup> Le tsotsil est une langue dans l'éventail des langues dites Maya qui est parlé dans l'état actuel du Chiapas dans le sud-ouest du Mexique. Il y a plus d'un demi-million de locuteurs. À cause de l'énorme variété de langues autochtones en Amérique latine et de la quantité d'écrivain.e.s autochtones issu.e.s de toutes les régions colonisées par l'Espagne au quinzième et au seizième siècle, la réflexion dans ces pays semble plus avancée qu'en Amérique du nord, surtout dans les régions où les populations autochtones sont nombreuses.

son essai « Strategies for survival » publié dans le livre de 1992, *Give Back : First Nations Perspectives on Cultural Practice*.

Toutefois, dans le cas d'autres langues auxquelles les auteurs et autrices autochtones n'ont pas accès, comment ce processus fonctionnerait-il ? La traduction, inévitable surtout étant donné le besoin criant de représentation autochtone dans la littérature canadienne et mondiale, devra s'opérer par une tierce personne et, si l'auteur ou l'autrice est décédée, le besoin perdure et le choix de l'auteur ou l'autrice ne peut plus être pris en compte. D'un côté, il y a le silence des voix autochtones et, comme le dit Bolom Pale, on les ignore, geste qui a été longtemps le statu quo au Canada. Dans son introduction à la première revue *Canadian Literature* consacrée aux personnes autochtones qui écrivent, l'éditeur W. H. New résume ce que disent de nombreux contributeurs au numéro spécial : « Power declares; it doesn't readily listen » (4). De l'autre côté, la traduction permet à ces voix d'être même partiellement écoutées, entendues et comprises. Cependant, comme le dit si bien Edward Saïd, la traduction est « un processus par lequel chacun de nous affronte sa propre incapacité à comprendre l'expérience d'autrui, alors même que nous reconnaissons l'absolue nécessité de poursuivre notre effort pour le faire » (Saïd cité dans Behar 355). C'est donc un acte militant.

Au Canada atlantique, les peuples autochtones — les Mi'kmaq, les Wolastoqiyik (Malécites) et les Passamaquoddys — ont été dispersés dans les quatre provinces au gré des administrateurs britanniques des siècles derniers. Les Français, premiers colonisateurs de la région, se confrontent rapidement aux efforts de colonisation de la couronne britannique. Les descendants et descendantes des premiers habitants français, les Acadiens et Acadiennes, subissent et doivent surmonter la dure épreuve de la déportation par les forces britanniques en 1755. Après la création de l'état canadien en 1867, la Loi sur les Indiens de 1876 permet aux colonisateurs d'établir les réserves et surtout d'asseoir les « conditions de vie » des Autochtones, si on peut les nommer ainsi. De nos jours, au Canada atlantique, les deux communautés minoritaires — les Autochtones et les Acadiens — se chevauchent souvent et la proximité des villages francophones et des réserves suppose une certaine promiscuité, en dépit de la forte dominance anglophone dans la région. Cependant, cette interpénétration culturelle ne s'est jamais concrétisée dans le domaine de la littérature où il reste beaucoup de chemin à faire, comme dans nombreux autres domaines<sup>7</sup>. Jusqu'à récemment, dans la région, les textes en langues autochtones traduits en français étaient rares et seulement quelques auteurs autochtones écrivant en français sont publiés par des maisons d'édition de la région à partir de 2020<sup>8</sup>.

## RITA JOE

Née en 1932, Rita Joe est une poète mi'kmaq du Cap Breton en Nouvelle-Écosse dont le premier recueil de poésie date de l'année 1978. Elle a publié jusqu'à son décès en 2007, des livres de poésie et une autobiographie dans laquelle elle décrit ses années au pensionnat autochtone. Elle est une grande poétesse, écrivaine, féministe et militante pour les droits des femmes et des autochtones. Bien qu'elle ait été orpheline à un jeune âge, elle a eu huit enfants et en a adopté deux autres. Une fois mariée, elle a vécu

<sup>7</sup> Le domaine de la pêche, par exemple, a mené à plusieurs conflits entre les Acadiens et les Mi'kmaq. Les excellents documentaires d'Alanis Obomsawin, *Les événements de Restigouche* (1984) sur la pêche au saumon et *La Couronne cherche-t-elle à nous faire la guerre ?* (2002) sur la pêche au homard, sont exemplaires et montrent la continuité des conflits par leurs dates.

<sup>8</sup> Les exemples de Shayne Michael et Felix Perkins sont notables.

dans la réserve d'Essisoqni (Eskasoni) où elle a écrit et tenu un magasin d'artisanat, entourée de sa famille. Atteinte depuis plusieurs années de la maladie de Parkinson, elle est décédée le 20 mars 2007 dans son village sur le lac Bras d'Or au Cap Breton.

Son premier livre, *Poems of Rita Joe*, est sorti en 1978 quand la poète a reçu une première reconnaissance de la Fédération des écrivains et écrivaines de Nouvelle-Écosse. Plusieurs autres collections de poésie s'en sont suivies, dont son autobiographie poétique, *Song of Rita Joe : Autobiography of a Mi'kmaq Poet*, en 1996. Toute sa vie, Joe a mené un combat contre les idées péjoratives entourant les Premières Nations. Elle a contribué à changer le regard des autres sur les Autochtones en Nouvelle-Écosse et au Canada. En plus de nourrir et coucher sur papier les connaissances qu'elle avait acquises sur son propre peuple, ses poèmes ont inspiré des chanteurs, des chanteuses, des compositrices et des compositeurs<sup>9</sup>. Consciente du besoin de donner une voix à ses pairs, Rita Joe est reconnue aussi comme une des pionnières de la littérature autochtone au Canada et a participé de façon généreuse à la promotion et à la diffusion de la littérature mi'kmaq. L'anthologie *The Mi'kmaq Anthology* (1997) rédigée par Rita Joe en collaboration avec Lesley Choyce comprend quinze auteurs et autrices mi'kmaw, certains publiés pour la première fois<sup>10</sup>.

Pendant sa carrière, Rita Joe a reçu de nombreux prix et distinctions. Elle est membre de l'Ordre du Canada depuis 1989, a été élue au Conseil privé de la Reine en 1992 et a reçu trois doctorats honorifiques dans les années quatre-vingt-dix. Elle a été lauréate d'un prix national pour les Autochtones (*Aboriginal Achievement Award*) en 1997, une reconnaissance de toutes les communautés autochtones du Canada. En 2013, six ans après son décès, le gouvernement provincial de la Nouvelle-Écosse a annoncé la mise en place d'un nouveau programme dans le but de rendre hommage aux figures artistiques majeures de la province ; Joe a été sélectionnée pour être la personnalité inaugurale de cette commémoration. Prenant en compte les appels à l'action de la Commission pour la vérité et la réconciliation, en 2019, l'autobiographie de Rita Joe a été choisie comme livre à lire pour tous les plus de dix mille étudiants et étudiantes de l'Université Dalhousie dans le but de leur présenter les cultures autochtones de la province. Cette grande écrivaine a marqué de façon indélébile la culture autochtone, la Nouvelle-Écosse et le Canada entier.

Malgré tout ce travail et cette réception enthousiaste du monde littéraire anglophone, aucune œuvre de Joe n'a jamais été traduite vers le français, jusqu'en 2016 avec la traduction de *We are the Dreamers (Nous sommes les rêveurs)*. Ce recueil, sorti en anglais en 1999, comprend le premier livre d'une vingtaine de poèmes, *Poems of Rita Joe* (1978), et l'autrice y rajoute d'autres poèmes. Dans *Poems of Rita Joe*, déjà, Joe publie quatre poèmes bilingues, écrits en langue mi'kmaq et en anglais, sur les vingt-six poèmes que contenait la collection. Dans *We are the Dreamers*, seul un poème est publié en version bilingue, traduit par Murdena Marshall : « Mawiknat Sma'knis » (« Le Grand Guerrier »). Pourtant, les poèmes d'après 1978, dans *We are the Dreamers*, témoignent d'une aisance quant à l'incorporation de mots, d'expressions et de vers dans sa propre langue qui n'est pas autant présente dans le premier recueil. Parfois, les mots sont traduits directement dans le poème à l'aide de parenthèses, quelquefois pas, et Joe incorpore des mini-lexiques à la fin de certains poèmes.

<sup>9</sup> Par exemple, le poème « I lost my talk » a été mis en musique pour orchestre par le compositeur John Estacio. Voir : <https://nac-cna.ca/en/lifereflected/ilostmytalk>.

<sup>10</sup> Les auteurs mi'kmaq compris dans cette collection sont Don Julien, Lindsay Marshall, Murdena Marshall, Mary Louise Martin, Elsie Charles Basque, Shirley Kiju Kawi, Noel Knockwood, Helen Sylliboy, Marie Battiste, Theresa Meuse, Isabelle Knockwood, Katherine Sorbey, Daniel N. Paul, Harold Gloade et Rita Joe.

Quelquefois, les poèmes mêmes sont des leçons comme celui titré « La langue, l'empire de ma nation » (83) qui contient et traduit onze mots mi'kmaq. Dans le poème « Ankita'si (Je pense), » Joe exprime son bilinguisme de façon très directe et finit son poème entièrement en langue mi'kmaq :

Une pensée attrape une idée  
 Entre deux cerveaux.  
 Alternant çà et là  
 Entre l'anglais et l'amérindien.  
 Laquelle vais-je faire naître, exaucer  
 Laquelle vais-je utiliser pour aller de l'avant et y arriver  
 M'installer, immobile.  
 Je le sais, ma raison me le dit  
 Je le sais, essaie en mi'kmaq... [...] (95)

Si ce poème parle de son propre engagement avec la langue mi'kmaq et du processus de création dans ses deux langues, il évoque aussi sa communauté. Par exemple, dans le poème « La maîtrise de la langue », l'autrice parle des femmes de la communauté : « Elles ne sont Amérindiennes ni de peau ni d'origine / Mais en les entendant parler tu croirais qu'elles le sont. / Déterminées, elles ont appris la langue mi'kmaq / Leurs enfants, les imitant, le parlent couramment » (101). La langue est au centre de la culture et Joe voit l'engagement des autres.

Les poèmes racontent la vie autochtone, les coutumes, le racisme et la spiritualité et l'utilisation de la langue d'origine pour exprimer la réalité autochtone et l'engagement pédagogique de Joe. Celui-ci est facilité par le ton du recueil, son sens de l'humour surprenant et une simplicité dans le choix des mots qui dissimule le poids énorme des messages de Joe. L'humilité de l'écrivaine émaille ses poèmes mais démontre aussi son exclusion de par son identité autochtone. Par exemple, dans le poème « Un jour ils écouteront » elle écrit : « Je suis au congrès des écrivains et des éditeurs/Le thème est l'éducation. /Je suis une Mi'kmaw qui se mêle aux écrivains » (76). Elle se sait différente de la majorité.

## ***NOUS SOMMES LES RÊVEURS***

Comme je le précise dans la présentation de ma traduction de *Nous sommes les rêveurs*, j'ai traîné ce livre de Rita Joe dans mes valises au gré de mes études avec le but d'avoir le temps de faire cette traduction, que je croyais très importante pour la compréhension entre les cultures. Le fait que personne — aucune maison d'édition, aucun chercheur — n'ait ressenti le besoin de traduire ce livre me consternait. Après tout, il avait été publié en 1999 et comprenait un livre important publié plus de vingt ans auparavant. Cependant, ce fait montre bien les nombreux clivages culturels qui existent au Canada. Il existe déjà un clivage entre les cultures francophones et anglophones ; c'est celui dont on entend le plus parler, représenté par les « deux solitudes », mais avec une assise allant bien au-delà du roman éponyme de Hugh MacLennan ou de la différence culturelle entre le Québec et le reste du Canada. Le second clivage est entre les cultures autochtones et celles d'origine européenne et, plus récemment, de tous les non-Américains (autres groupes immigrants). Je me sers du mot clivage, mais, dans le deuxième cas, les multiples tentatives d'anéantissement des cultures autochtones au Canada demeurent présentes dans le musellement de leur voix et leur quasi-absence du domaine littéraire. De nos jours, on parle fréquemment de racisme systémique, « un système hégémonique et suprémaciste qui confère une dominance aux

Blanc.he.s, » selon Corrie Scott (37). Cette réalité doit être reconnue et dénoncée autant de fois qu'il le soit nécessaire pour changer les attitudes envers l'« autre » dans la société canadienne<sup>11</sup>.

Face à ces nombreux obstacles qui semblent parfois immuables, la traduction et la publication d'un ouvrage d'un auteur autochtone au Canada prend donc des engagements complexes de la part de tous les acteurs, actrices intervenantes et intervenants dans le processus. La volonté — une intention claire — est au cœur de ce parcours, comme le souligne Margaret Kovach : « knowing why we are carrying out research [et la traduction] —our motive, a knowledge found in our story— transports us to head and heart places. It gives us purpose » (150). Je tenais à ce que ce travail de traduction soit fait car je reconnaissais sa grande importance.

Il est notable que le premier recueil de poésie de Rita Joe en traduction française ait été publié dans une maison d'édition, Mémoire d'encrier, située au Québec, qui publie principalement des écrivains et écrivaines issus de l'immigration et de milieux minoritaires. L'éditeur et fondateur de la maison d'édition, Rodney Saint-Éloi, est d'origine haïtienne, et les auteurs et autrices qu'il publie normalement sont soit autochtones, soit des immigrants et immigrantes de première ou de deuxième génération d'Afrique, du Maghreb, de l'Asie, des Caraïbes et de l'Amérique latine, entre autres. La maison d'édition se décrit ainsi sur son site web : « Mémoire d'encrier propose de penser l'autre autrement, l'autre au pluriel, en ouvrant de multiples fenêtres sur le monde, ceci de manière décomplexée » (non paginé). La maison d'édition a la volonté de changer le monde littéraire et de mettre les voix autochtones au centre de ce projet, ce qui l'a transformée, selon un article récent d'Amanda Perry, en « the leading French-language promoter of Indigenous literature » (« A Small Press »).

Au Canada, les circuits littéraires traditionnels anglophones et francophones, pour la plupart, marginalisent les écrivains autochtones et surtout les femmes autochtones<sup>12</sup>. C'est seulement dans les dernières années qu'il est possible de retrouver des auteurs et autrices grand public aux succès littéraires avérés, comme les auteurs incontournables Thomas King et Richard Wagamese. Très peu de femmes autochtones font partie de ce groupe, à l'exception de Eden Robinson et de Cherie Dimaline. Généralement, les Autochtones qui écrivent sont une minorité marginalisée la plupart du temps, et la femme autochtone a été victime de la double peine. Mémoire d'Encrier, de même que d'autres maisons d'édition font de grands efforts pour améliorer cette situation dans le milieu éditorial francophone<sup>13</sup>. Étant donné qu'il faut des lecteurs et lectrices, cela ne peut fonctionner économiquement que dans une géographie et un marché majoritairement francophone.

En Acadie, la situation est plus difficile, même si nous ne pouvons pas oublier les efforts des magazines littéraires comme *Ancrages* (revue acadienne de création littéraire) d'inclure ces écrivains et écrivaines dans des projets comme *Faire Communauté* en 2017<sup>14</sup>. Depuis 2020, la maison d'édition Bouton D'Or Acadie commence à publier des traductions de textes autochtones sous la nouvelle bannière de Mouton Noir Acadie dont le livre *Ce n'était pas nous les sauvages* (2020) de Daniel N. Paul sur l'histoire des

<sup>11</sup> Le livre des sœurs Nelson explique en détails la complexité du racisme au Canada y compris dans la construction de l'identité dite « française ».

<sup>12</sup> Nombreux sont les auteur.e.s qui parlent de cette marginalisation dans le numéro spécial 124-25 de *Canadian Literature*, 124-25 publié en 1990. Le texte sur les écrivaines autochtones d'Agnes Grant (124-132) est particulièrement intéressant à cet égard.

<sup>13</sup> Les Éditions Hannenorak, la première maison d'édition autochtone, a été fondé en 2010 à Wendake, par exemple.

<sup>14</sup> Le numéro spécial présentait deux auteurs autochtones du Nouveau-Brunswick : Raymond Sewell et Shelby Sappier.

contacts des Mi'kmaq avec les Européens. Ce livre aussi a été traduit presque 30 ans après sa première publication en anglais ; le livre avait été publié en 1993 et en est à sa troisième réédition en langue anglaise. En 2020, la maison d'édition Perce-Neige, située à Moncton, au Nouveau-Brunswick, a publié deux livres d'auteurs autochtones qui écrivent en français : Shayne Michael et Felix Perkins. Il faut quand même se poser la question : l'histoire et les histoires des autochtones n'intéressent-elles pas les francophones au Canada ?

Dans le travail de préparation du livre avec la maison d'édition Mémoire d'encrier, il n'y a jamais eu de question sur l'importance de l'inclusion de la langue mi'kmaq dans le recueil que nous préparions. Les responsables avaient beaucoup d'expérience avec les textes de Joséphine Bacon et Natasha Kanapé Fontaine qui avaient été publiés peu de temps avant celui de Rita Joe. Les paroles de Joe venaient compléter un corpus écrit en français déjà riche au Québec. *Nous sommes les rêveurs* a été publié en 2016.

En 2015, quand j'ai cherché une maison d'édition pour le recueil de poésie de Rita Joe, j'ai essuyé plusieurs refus au motif que les lecteurs en milieu minoritaire pouvaient lire l'original en anglais. Il est certain que 75 % des francophones en Acadie sont bilingues dans la première — et unique — province officiellement bilingue au Canada (« Le bilinguisme est-il seulement l'affaire des francophones » non paginé). Cependant, ce genre d'argument en défaveur de la publication exclut une grande partie de la population francophone de tout le Canada, une autre minorité. Et, surtout, ce refus de traduire les auteurs ne permet pas la lecture de ces poèmes par les écoliers, les enfants et les adolescents francophones, que nous devons éclairer sur la présence autochtone dans notre pays, dans ce processus significatif qu'on appelle la Réconciliation.

Les recommandations de la Commission de la vérité et de la réconciliation sur les autochtones au Canada sont claires. Plusieurs recommandations ont trait à l'importance de l'éducation, dont notamment l'article 63 :

Nous demandons au Conseil des ministres de l'Éducation (Canada) de maintenir un engagement annuel à l'égard des questions relatives à l'éducation des Autochtones, notamment en ce qui touche : (a) l'élaboration et la mise en œuvre (...) de programmes d'études et de ressources d'apprentissage sur les peuples autochtones dans l'histoire du Canada, et sur l'histoire et les séquelles des pensionnats; (b) la mise en commun de renseignements et de pratiques exemplaires en ce qui a trait aux programmes d'enseignement liés aux pensionnats et à l'histoire des Autochtones; (c) le renforcement de la compréhension interculturelle, de l'empathie et du respect mutuel (*Appels à l'action* 9).

Toutes ces résolutions visent à pallier l'absence de voix autochtones à cause du racisme systémique qui mine encore le territoire. Que ce soit en langue autochtone, en anglais ou en français, les poèmes de Rita Joe contribuent à ce travail. Le département d'Éducation du Nouveau-Brunswick a reconnu leur importance en incorporant le livre de poèmes de Rita Joe en français dans le programme des écoles secondaires francophones (14-18 ans). Les premiers pas dans le processus de Réconciliation sont que les jeunes francophones lisent les textes significatifs de Rita Joe et s'ouvrent à la culture autochtone, qu'ils voient les textes écrits en langue mi'kmaq — même s'ils ne peuvent pas les lire — et qu'ils reconnaissent l'existence de cette langue, que les ancêtres de certains de leurs camarades parlaient jadis et que d'autres parlent toujours.

En conclusion, Rita Joe a travaillé pour réunir les textes d'autres auteurs et autrices autochtones avec des universitaires de Nouvelle-Écosse. En plus de donner une voix à ses compatriotes, elle faisait ce travail

par intérêt pour sa culture et pour rendre compte de l'importance de léguer ces riches écrits aux générations futures. Ce labeur est fondamental pour les cultures autochtones au Canada, autant pour les cultures mi'kmaq que pour d'autres groupes autochtones qui n'ont pas encore développé aujourd'hui une écriture littéraire qui traduise leurs traditions orales<sup>15</sup>. À titre d'exemple, depuis leur traduction en français, les poèmes de Rita Joe ont été adoptés et lus par une de ses « descendantes » littéraires, Natasha Kanapé Fontaine, la poète innue, originaire de Pessamit sur la Côte-Nord du Québec, qui a déclamé les poèmes de sa « grande sœur » littéraire, Rita Joe, à Rimouski, et à d'autres lancements de livre. Malgré le fait qu'elles ne soient pas de la même origine, cette ancêtre littéraire mi'kmaq est très importante pour les jeunes autochtones qui écrivent. Récemment, Rebecca Thomas, une jeune écrivaine mi'kmaq de Nouvelle-Écosse, a repris et retravaillé le poème « I lost my talk » de Rita Joe, à des fins de publication du livre pour enfant *I'm finding my talk* (2021)<sup>16</sup>. Si, dans son poème, Joe parlait de la perte de son langage maternel et de son agentivité, la poétesse Rebecca Thomas détaille dans son livre-poème la (re)découverte de la culture mi'kmaq. Grâce à ces multiples interprétations, les voix autochtones continuent à résonner dans des actes militants, souvent grâce à la traduction, et en dépit des trous béants dans les ponts vers la langue.

---

<sup>15</sup> Plusieurs langues autochtones, y compris le Passamaquoddy, une de celles du Canada Atlantique, trouvent une nouvelle vie grâce aux traditions orales des derniers locuteurs. Voir McCormick.

<sup>16</sup> La maison d'édition a publié simultanément le poème de Rita Joe illustré par Pauline Young pour accompagner le livre de Thomas.

## BIBLIOGRAPHIE

- Amin, Samir. *Du capitalisme à la civilisation*. Éditions Syllepse, 2008.
- Battiste, Marie. « Mi'kmaq Linguistic Integrity: A Case Study of Mi'kmaq School. » *Indian Education in Canada: Volume 2. The Challenge*, édité par Jean Barman et al., UBC Press, 1986, pp. 107-125.
- Behar, Ruth. *Translated Woman. Crossing the Border with Esperanza's Story*. Beacon Press, 1993.
- Berneshawi, Suzanne. « Resource management and the Mi'kmaq nation. » *Canadian Journal of Native Studies*, vol. 17, no. 1, 1997, pp. 115-148.
- Bielenberg, Brian. « Indigenous Language Codification: Cultural Effects. » *Revitalizing Indigenous Languages*, édité par Jon Reyhner et al., Northern Arizona University, 1999, pp. 103-112.
- Bolom Pale, Manuel. « Autotraducción: Retos actuales para difundir nuestra palabra. » *Pen/Opp: Freedom of Expression, Literature and Culture*, PEN Suède, 6 novembre 2019. [https://www.penopp.org/articles/self-translation?language\\_content\\_entity=mul](https://www.penopp.org/articles/self-translation?language_content_entity=mul).
- Chagnon, Karina. « La traduction à l'ère de la décolonisation. » *Circuit*, vol. 139, été 2018. <https://www.circuitmagazine.org/dossiers-139/la-traduction-a-l-ere-de-la-decolonisation>.
- Commission de la vérité et réconciliation du Canada. *Pensionnats du Canada : L'histoire, partie 1 : Des origines à 1939*, vol. 1, McGill-Queen's University Press, 2015.
- Commission de vérité et réconciliation du Canada. *Commission de vérité et réconciliation du Canada : appels à l'action*, 2015, [https://nctr.ca/wp-content/uploads/2021/04/4-Appels\\_a\\_l-Action\\_French.pdf](https://nctr.ca/wp-content/uploads/2021/04/4-Appels_a_l-Action_French.pdf).
- Couture-Grondin, Élise et Isabelle Huberman. « Relations, positionnalités partagées et critiques anticoloniales : penser les collaborations dans le champ des littératures autochtones francophones. » *Voix plurielles*, vol. 18, no. 2, 2021, pp. 102-123.
- da Silva, Cristhian Teófilo et Martin Hébert. « Regards sur les études autochtones comparées. » *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 44, no. 2, 2014, pp. 3-4.
- Dasilva, Xosé Manuel et Helena Tanqueiro, éditeurs. *Aproximaciones a la autotraducción*. Editorial Academia del Hispanismo, 2011.
- Davies, Myfanwy. « Saving a dying language: stories of some hopeful rescuers. » *CBC News*, 22 juin 2019. <https://www.cbc.ca/news/canada/new-brunswick/indigenous-languages-wabanaki-passamaquoddy-mi-kmaq-wolastaquey-1.5183132>.
- Faire Communauté/Creating Community. *Ancrages*, vol. 17, 2018. <https://ancrages.ca/evenements/faire-communaute/>.

- Guimond, Éric et al. « Les Autochtones du Canada : une population aux multiples définitions. » *Cahiers québécois de démographie*, vol. 38, no. 2, automne 2009, pp. 221–251.
- Harjo, Joy et Gloria Bird, éditeurs. *Reinventing the Enemy's Language: Contemporary Native Women's Writings of North America*. W. W. Norton, 1997.
- Hokenson, Jan Walsh et Munson, Marcela. *The Bilingual Text. History and Theory of Literary Self-Translation*. St. Jerome Publishing, 2007.
- Joe, Rita. *Nous sommes les rêveurs*. Traduit par Sophie M. Lavoie, Mémoire d'Encrier, 2016.
- Joe, Rita et Lesley Choyce, éditeurs. *The Mi'kmaq Anthology*. Pottersfield Press, 1997.
- Kovach, Margaret. *Indigenous methodologies: Characteristics, conversations, and contexts*. University of Toronto Press, 2021.
- Lagarde, Christian et Tanqueiro, éditeurs. *L'autotraduction aux frontières de la langue et de la culture*. Lambert & Lucas, 2013.
- « Le bilinguisme est-il seulement l'affaire des francophones ? » *ICI Nouveau-Brunswick, Radio Canada*. 27 mars 2019, <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1160693/bilinguisme-francophonie-acadie-statistique-canada-sanb/>.
- Ledoux, Jacqueline. « Integrating Aboriginal perspectives into curricula: A literature review. » *The Canadian Journal of Native Studies*, vol. 26, no. 2, 2006, pp. 265-288.
- LeSourd, Philip S. et Robert Leavitt, éditeurs. *Kolusuwakonol. Peskotomuhkati-Wolastoqewi Naka Ikolisomani Latuwewakon. English and Passamaquoddy-Maliseet Dictionary*. Micmac-Maliseet Institute/Université du Nouveau-Brunswick, 1984.
- McCormick, Katie. « Reviving Indigenous Voices: Ideologies, Narratives, and Methods. » BA Thesis, Swarthmore College, Department of Linguistics, 2013, <http://hdl.handle.net/10066/10914>.
- Mémoire d'Encrier. Site web, <http://memoiredencrier.com/memoire-dencrier/>.
- Merkle, Denise, G. Lane-Mercier, et Michel Mallet. « Lost and Found in (Self-) Translation: From Colonial to Post-colonial Contexts. » *Transcultural: A Journal of Translation and Cultural Studies*, vol. 10, no. 1, 2018, pp. 1-8, <https://journals.library.ualberta.ca/tc/index.php/TC/article/view/29388>.
- Metallic, Emmanuel N., Danielle E. Cyr et Alexandre Sévigny. *The Metallic Migmaq-English Reference Dictionary*. Les Presses de l'Université Laval, 2005.
- Micheal, Shayne. *Fif et sauvage, poésie*. Perce-Neige, 2020.
- Mimeault, Mario. « Le "Vocabulaire micmac" de Joseph Hamel : L'histoire d'une cueillette de données linguistiques. Partie 1 : Contexte linguistique et milieu de vie. » *L'Estuaire*, vol. 24, no. 2, 2001, pp. 10-21.

- Moore, David et Victoria Ríos Castaño. « Indigenous cultures in translation. » *The Routledge Handbook of Translation and Culture*, édité par Harding, Sue-Ann et Ovidi Carbonell i Cortés, Routledge, 2018, pp. 327-346.
- Nelson, Charmaine, et Camille A. Nelson, éditeurs. *Racism, Eh? : A critical inter-disciplinary anthology of race and racism in Canada*. Captus Press, 2004.
- New, William Herbert. « Editorial: Learning to Listen. » *Canadian Literature*, vol. 124-25, printemps-été 1990, pp. 4-8.
- Pacifique de Valigny, Père. *Leçons grammaticales théoriques et pratiques de la langue micmaque*. Sainte-Anne de Ristigouche, PQ, Bureau du Messager Micmac, 1939.
- Perkins, Félix. *Boiteur des bois*, Perce-Neige, 2020.
- Perry, Amanda. « A Small Press Finds Success by Refusing to Ignore the World. » *The Walrus*, 18 février, 2022. <https://thewalrus.ca/a-small-press-finds-success-by-refusing-to-ignore-the-world/>.
- Pitas, Jeannine M. et Laura Cesarco Eglin. « Translation is activism because it involves bringing one culture into another: An Interview with Laura Cesarco Eglin. » *Latin American Literature Today*, 11 août 2019. <http://www.latinamericanliteraturetoday.org/en/2019/august/translation-activism-because-it-involves-bringing-one-culture-another-interview-laura>.
- Rand, Silas T. *A Short Statement of Facts Relating to the History, Manners, Customs, Language, and Literature of the Micmac Tribe of Indians, in Nova-Scotia and P. E. Island*. James Bowes & Sons, 1850.
- Sable, Trudy, Bernard Francis et Roger J. Lewis. *The Language of this Land, Mi'kmaki*. Cape Breton University Press, 2012.
- Scott, Corrie. « La blancheur sous la loupe des écrivains autochtones. » *Voix plurielles*, vol. 18, no. 2, 2021, pp. 35-51.
- Smith, Jaune Quick-to-See et al. *Give Back: First Nations Perspectives on Cultural Practice*. Galerie Publications, 1992.
- Statistiques Canada. « Recensement en bref : Les langues autochtones au Canada. Recensement de la population, 2021. » Ottawa, ON, 29 mars 2023. <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2021/as-sa/98-200-X/2021012/98-200-x2021012-fra.cfm>.
- Thomas, Rebecca. *I'm finding my talk* (Illustrations de Pauline Young). Nimbus Publishing, 2021.
- Vowel, Chelsea. *Indigenous Writes: A Guide to First Nations, Métis & Inuit Issues in Canada*. Highwater Press, 2016.
- Wilson, Shawn. *Research is ceremony: Indigenous research methods*. Fernwood Publishing, 2008.